Ami du Clergé du 7 mars 1929

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Décalogue. — VII. La charité. 145.
Cinq minutes d'Evangile. — XVII. 4e *Dim. de Carême* : La nourriture divine, 147. — XVIII. *Dimanche de la Passion* : Sainteté de Jésus-Christ, 148. — XIX. *Dimanche des Rameaux* : Dévotion à la Passion, 149.
Les Litanies de S. Joseph. — V. *Chaste Gardien de la Vierge, priez pour nous* : Le Gardien de la Vierge ; chasteté conjugale, 151.
Retraite pascale à des femmes. — IV. Marthe, modèle des jeunes filles, 153. — V. La veuve de Naïm, modèle des mères, 157.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

VII

LA CHARITÉ

Mes frères,

Un jour, un Docteur de la Loi, s'étant approché de Jésus, lui demanda pour le tenter : « Maître, quel est le plus grand commandement de la Loi ? » Jésus lui dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement. » (Math., XXII, 35-38).

Une des plus impérieuses obligations que nous impose le premier commandement du Décalogue est donc d'aimer Dieu.

Nous allons voir dans cette instruction *pourquoi* nous devons aimer Dieu, *comment* nous devons l'aimer, et *quels péchés* nous commettons si nous ne l'aimons pas comme nous le devons.

I

Pourquoi devons-nous aimer Dieu ? Nous trouvons la réponse à cette question dans l'acte de charité que nous récitons chaque matin et chaque soir : « Mon Dieu je vous aime... parce que vous êtes infiniment bon et infiniment aimable. »

1. Nous devons aimer Dieu parce qu'il est *infiniment bon pour nous*. Lors même qu'il ne nous aurait pas fait un commandement de l'aimer, la reconnaissance et notre intérêt, à eux seuls, nous imposeraient ce devoir. A moins d'être un monstre, l'enfant aime les parents qui lui ont donné la vie. Le pauvre aime le riche charitable qui, prenant pitié de sa détresse, lui procure le logement, la nourriture et les vêtements dont il a besoin. L'orphelin aime le bienfaiteur qui le recueille, l'adopte et le fait héritier de ses biens ; il s'attache à ce bienfaiteur et l'aime comme un père. L'infortuné qui a failli périr victime d'un accident aime le sauveteur courageux qui a risqué sa vie pour sauver la sienne et, à moins d'avoir l'âme la plus ingrate, il lui voue une éternelle reconnaissance.

Eh bien ! Dieu a été et continue d'être tout cela pour nous. Il nous a créés, il nous conserve, il nous nourrit. Son propre Fils est venu sur la terre, il a souffert et il est mort pour nous sauver de l'enfer. Dieu nous a admis au nombre de ses enfants et il nous destine après cette vie un bonheur éternel. N'en est-ce pas assez pour que nous l'aimions ? C'est tout ce qu'il nous demande pour les bienfaits passés, c'est tout ce qu'il nous demande pour nous les continuer dans l'avenir : « Mon fils, nous dit-il, donne-moi ton cœur. » Donnons-lui donc ce cœur, qui lui appartient puisqu'il l'a créé, et dont il mérite l'amour à tant de titres !

2. Nous devons aimer Dieu surtout parce qu'il est *infiniment bon et infiniment aimable en lui-même*. Notre cœur aime spontanément ce qui est beau, ce qui est bon. Une lueur de bien que nous découvrons dans les créatures suffit pour nous ravir, nous enthousiasmer, nous les faire admirer et aimer avec passion. Et cependant, cette beauté, cette bonté ne sont qu'un pâle reflet de la bonté et de la beauté divines. Combien plus devons-nous aimer Dieu, en qui se trouvent toutes les perfections, la puissance, la grandeur, la science, la justice, la sainteté ! Combien plus devons-nous aimer Dieu qui « est chose si bonne que meilleure ne peut être, » disait le compagnon de S. Louis, Jean sire de Joinville, qui est si beau qu'ayant aperçu quelques rayons de sa gloire sur le Thabor, Pierre, Jacques et Jean s'écrient : « Oh ! qu'il fait bon ici ! » et qu'ils voudraient y demeurer toujours.

II

Comment devons-nous aimer Dieu ? Notre-Seigneur le disait au Docteur de la Loi, nous devons l'aimer « de tout notre cœur, de tout notre esprit et de toute notre âme, » ce que nous faisons au moins de bouche quand nous récitons l'acte de charité : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus toute chose. »

Nous devons aimer Dieu *de tout notre cœur*. Il n'est pas pour cela nécessaire que notre amour soit souverain dans son intensité et ressemble par exemple à l'amour tendre, sensible et affectueux d'une mère pour son enfant ; il n'est pas nécessaire que cet amour excite dans notre sensibilité une affection supérieure à toute affection. Cette tendresse sensible est souvent affaire de tempérament, elle n'est pas au pouvoir de tous et n'est pas toujours une preuve que ceux qui la ressentent aiment Dieu de tout leur cœur. — Il suffit que l'amour que nous avons pour Dieu soit souverain dans son *appréciation*, c.-à-d. qu'il estime Dieu plus que tout le reste et le préfère à tout. Abraham aimait bien tendrement son fils Isaac qui était innocent, vertueux et aimable autant qu'on peut l'être ; il avait certainement pour lui un amour sensible plus intense que pour Dieu, et cependant il le sacrifia parce qu'il estimait la volonté de Dieu plus que la vie de son cher fils. C'est là une preuve évidente que l'amour qu'il avait pour Dieu était plus fort et plus généreux que celui qu'il avait pour son enfant.

Ne vous inquiétez donc pas si vous n'éprouvez point pour Dieu cette tendresse sensible que vous ressentez pour vos proches et qui est plutôt l'effet

de la chair et du sang. Notre-Seigneur nous a donné une marque bien plus sûre pour reconnaître si nous aimons Dieu : « *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me.* Celui qui a mes commandements et qui les observe, c'est celui-là qui m'aime. » (Jo., XIV, 22).

Voulons-nous donc savoir si nous aimons Dieu de tout notre cœur ? Examinons quel soin nous prenons d'observer ses commandements. Quand on aime quelqu'un, on évite de lui déplaire et de le contrister. Fuyons-nous avec soin le péché qui offense Dieu et a fait mourir Notre-Seigneur ? — Quand on aime quelqu'un, on pense souvent à lui, on aime à le rencontrer, à converser avec lui. Pensons-nous souvent à Dieu au cours de nos journées, nous rappelons-nous souvent sa divine présence, aimons-nous à élever fréquemment notre cœur vers lui par quelque courte prière, quelque pieuse oraison jaculatoire ? — Quand on aime quelqu'un, on est plein de dévouement pour lui. Quel zèle avons-nous pour la gloire de Dieu ? quel empressement montrons-nous lorsqu'il s'agit de le faire connaître, aimer, triompher ? — Quand on aime quelqu'un, on partage ses joies et ses tristesses. Quel bonheur éprouvons-nous quand nous voyons le bon Dieu servi et honoré autour de nous ? quel chagrin au contraire ressentons-nous quand nous l'entendons outrager, quand nous le voyons attaqué par les impies, persécuté par les sectaires ? Répondons à ces différentes questions et nous saurons si nous aimons Dieu de tout notre cœur.

Nous devons l'aimer aussi *par-dessus toutes choses*. On doit aimer chaque objet dans la mesure où il mérite de l'être, et il mérite de l'être dans la mesure où il est beau et bon et possède les différentes qualités qui séduisent le cœur. Or Dieu possède toutes les qualités. En lui sont toutes les perfections, infinies en nombre comme en grandeur, et il est seul à les posséder ainsi. Dieu mérite par conséquent d'être aimé plus qu'aucune créature.

Nous devons donc l'aimer plus que nos biens et, comme l'ont fait tant de courageux chrétiens au cours des persécutions, nous en laisser dépouiller plutôt que de l'offenser. Nous devons l'aimer plus que nos amis et nos parents et, comme sainte Perpétue et sainte Félicité, laisser là, s'il le fallait, père, mère, frères, époux ou enfants, si nous avions à choisir entre eux et Dieu. Nous devons l'aimer plus que nous-mêmes, plus que notre vie et, comme les martyrs, être prêts à sacrifier celle-ci plutôt que de le renier. C'est Notre-Seigneur lui-même qui l'affirme lorsqu'il nous dit : « Celui qui aime son père ou sa mère, son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi (Math., X, 37). Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi la sauvera » (Math., XVI, 25).

III

Ceux-là pèchent donc contre la charité qui nourrissent des sentiments de haine contre Dieu. C'est le cas des sectaires qui persécutent la religion et voudraient la détruire, qui enragent lorsqu'ils la voient aimée et respectée, qui voudraient en interdire les manifestations extérieures comme les processions, en supprimer les cérémonies, en fermer les temples.

Ceux-là pèchent contre la charité qui, afin de pouvoir se livrer au désordre sans remords, voudraient qu'il n'y ait pas de Dieu, pas d'autre vie, point d'éternité et qui, comme Elisabeth d'Angleterre, renonceraient volontiers au ciel s'ils pouvaient toujours demeurer sur la terre.

Ceux-là pèchent contre la charité qui s'insurgent dans les épreuves contre Dieu qui les permet, lui en gardent rancune, l'accusent d'être injuste et méchant, et cessent par dépit de lui rendre les hommages qui lui sont dus.

Ceux-là pèchent contre la charité qui, sous prétexte que le péché véniel n'offense pas Dieu mortellement et ne leur mérite pas l'enfer, ne se font aucun scrupule de le commettre de propos délibéré. A plus forte raison ceux-là n'aiment pas Dieu qui commettent ainsi le péché mortel, et demeurent des mois et des années séparés de Dieu, dans son inimitié et sous le coup de son éternelle réprobation.

Ceux-là pèchent contre la charité, enfin, qui aiment quelque chose ou quelqu'un plus que Dieu. C'est le cas des avares, des ivrognes, des impudiques, des ambitieux et de tous ceux qui, pour satisfaire leur passion, font bon marché de Dieu et sacrifient leur âme et leur éternité. C'est le cas de l'enfant qui, par crainte de contrister ses parents, n'ose répondre à l'appel de Dieu ; c'est également le cas des parents qui, par peur de perdre leurs enfants, les empêchent d'embrasser le sacerdoce ou l'état religieux.

* *

Aimons donc Dieu de tout notre cœur, en nous rappelant que la charité est la vertu par excellence. Elle est la plénitude de la loi, puisque Notre-Seigneur nous déclare que toute la loi et les prophètes sont renfermés en elle. Elle établit entre Dieu et nous une véritable amitié. « Dieu est charité, dit en effet S. Jean, et qui demeure dans la charité demeure en Dieu et Dieu en lui » (I Jo., IV, 16). A elle seule, elle suffit à effacer tous les péchés, même avant la confession et l'absolution dont elle doit cependant renfermer le désir, car, dit la Sainte Ecriture, « la charité couvre toutes les fautes » (Prov., X, 12). Seule elle donne de la valeur aux autres vertus qui sans elle restent sans mérite. « Quand j'aurais toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres, quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité tout cela ne me sert de rien » (I Cor., XIII, 2). Elle donne du prix aux moindres actes, les malheurs mêmes tournent au profit de ceux qui les acceptent pour l'amour de Dieu, car, dit le même apôtre S. Paul, « nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu » (Rom., VIII, 28). Oui, aimons Dieu pendant cette courte vie, ce sera le plus sûr moyen de l'aimer pendant toute l'éternité, puisque la charité ne finira jamais, pas même lorsque les vertus de foi et d'espérance auront cessé et que le pouvoir de faire des miracles aura disparu. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XVII

4e DIMANCHE DE CARÊME : *La nourriture divine*

« *Or, la Pâque, jour de fête des Juifs, était proche.* » — Ce n'est pas sans raison que l'historien sacré nous fait observer que la Pâque des Juifs était proche, lorsque Jésus opéra l'étonnant prodige de la multiplication des pains : la Pâque juive était la figure de la Pâque chrétienne et le pain matériel, distribué avec tant de surabondance, était l'image du pain eucharistique, offert à tous les fidèles.

Comme nous approchons de la *Grande fête* où Jésus doit nous accorder une faveur infiniment plus précieuse que celle dont profita la multitude qui l'avait suivi dans le désert, l'Eglise a cru devoir nous en rappeler le souvenir, afin que nous nous préparions à bien recevoir le pain céleste. Entrons dans les vues de notre Mère et, pour exciter nos sentiments de religion et réchauffer notre piété, pénétrons-nous de cette vérité que Jésus a voulu être *notre nourriture*. En effet, lorsqu'il tendit le pain divin à ses apôtres, il ne leur dit pas : « Adorez ! » mais : « Mangez ! »

L'Eucharistie est la nourriture 1o de notre *intelligence*, 2o de notre *cœur*, 3o de notre *volonté*.

I

L'Eucharistie est le pain de notre intelligence. — Notre esprit est fait pour la lumière. Il a faim, il a soif de vérité. Cette faim et cette soif nous tourmentent surtout à certaines époques de la vie où la grâce affine en nous le sens de l'infini, où la vue des mensonges, des intrigues, des avidités, des perfidies humaines révolte notre âme. Oh ! alors comme nous soupirons après le règne de la vérité ! comme nous voudrions nous plonger dans cet océan, nous baigner dans ces flots divins !

Voyez les savants, quand ils sont poursuivis par la passion de l'étude, qui n'est que la passion de la vérité. Ils multiplient leurs veilles et ne comptent pas leurs efforts. — En 1865, une épidémie ravageait nos départements du Sud où l'on cultive le ver à soie. Les pertes étaient énormes et cette industrie menaçait de disparaître. On demande au Sénat d'envoyer des savants pour rechercher les remèdes au fléau. Notre grand PASTEUR fut désigné. Pendant quelques semaines il s'enferma dans une atmosphère surchauffée, ne dormant guère, mangeant à peine. Un médecin de ses amis alla le visiter et, le trouvant anémié, pâli, amaigri, lui dit : « A ce régime-là, c'est la paralysie qui vous guette. — Je le sais, répondit le savant, mais il faut que j'achève ce travail. » Et il continua son difficile labeur, jusqu'à ce qu'il eût surpris les causes de la maladie.

L'homme aime et recherche passionnément la vérité. C'est vrai *dans l'ordre naturel*, c'est vrai *surtout dans l'ordre surnaturel*.

Or, dit S. Augustin [1], « le Verbe est la nourriture perpétuelle et incessante de l'âme raisonnable. » Il est la vérité première, souveraine. Toutes les autres ne sont que des fragments, des reflets amoindris. Plus nous approchons de lui, plus notre âme est satisfaite.

Sans doute, il est mille moyens de s'unir à Dieu et de la façon la plus intime. Selon la doctrine de S. Thomas, Dieu n'a pas attaché sa grâce d'une manière exclusive aux sacrements ; il suffit souvent d'ouvrir son âme, comme dit le prophète, pour aspirer la substance divine. Mais puisque le Seigneur a établi la divine Eucharistie, il en résulte que c'est le moyen, si je puis m'exprimer ainsi, *officiellement divin* d'alimenter notre esprit, et que nous ne saurions le négliger sans nous priver de grâces précieuses de lumière.

II

L'Eucharistie est la nourriture de notre esprit ; elle est aussi *la nourriture de notre cœur*. — Le cœur humain est toujours en mouvement, c'est la flamme qui s'agite, qui monte, qui descend et qui tourne. De là cet état d'inquiétude, de malaise, de souffrance, de tristesse et aussi de joie. De joie, quand il croit apercevoir un objet capable de le combler ; de tristesse, quand après la possession de l'objet convoité il en a mesuré l'étroitesse et touché les bornes. Alors ce pauvre cœur se replie sur lui-même et s'écrierait volontiers avec le saint homme Job (VII, 3-4) : « Le vide est partout autour de moi ; mes nuits et mes jours sont pleins d'angoisses et de labeurs ; je m'égare tristement au milieu de désirs contradictoires. Le soir et pendant mes insomnies, je désire l'aurore ; le matin, j'appelle la nuit et je suis rempli de douleurs jusqu'aux ténèbres. »

Notre foi nous enseigne que dans l'au-delà seulement notre cœur sera rassasié. Cette vie est une épreuve, et le caractère de l'épreuve c'est de travailler dans la souffrance et dans la peine à mériter le bonheur.

Cependant, Dieu a voulu nous donner dès ici-bas un avant-goût des jouissances qui nous sont réservées : « Le Verbe, dit S. Irénée, est venu vers nous, non point dans sa gloire,... mais dans la forme que nous pouvions porter. Il aurait pu se présenter à nous avec toutes ses splendeurs, mais elles nous auraient écrasés sous le poids de la majesté divine. C'est pourquoi il s'est donné à nous sous la forme de lait... afin que nous nous accoutumions, par cette nourriture de l'enfant, à manger et à boire le Verbe de Dieu, qui est le pain de l'immortalité. » — S. Bernard exprime la même pensée : « Au ciel le Verbe est la douce nourriture de l'âme. Ici-bas, je le possède bien en réalité, mais dans le sacrement. L'ange est engraissé de la fleur du froment, il mange le grain dans sa pureté, et moi, il faut que je me contente, durant cette vie, de l'écorce du sacrement. »

Mais l'usage de ce sacrement est nécessaire à notre cœur. La meilleure et plus saisissante image qui puisse exprimer ce besoin c'est le phénomène de la respiration. Notre poitrine a besoin de respirer à chaque instant. Si, par un obstacle imprévu, elle cessait de respirer pendant quelques minutes, ce serait l'asphyxie. Ainsi l'âme humaine : Dieu lui

[1] *De libero arbitrio*, lib. II, n. 13.

est tellement nécessaire que la plupart des douleurs morales viennent de l'absence de Dieu. Si les cœurs pouvaient connaître la vraie cause de leurs angoisses, ils s'écrieraient : « J'étouffe, parce que Dieu n'est pas en moi ! »

III

L'Eucharistie est la nourriture de notre esprit et de notre cœur. Elle est aussi *la nourriture de notre volonté.*

Nous devons vaincre pour conquérir le ciel, car « il n'y aura de couronnés que ceux qui auront bien combattu. »

Jésus nous le dit sous toutes les formes : « Celui qui vaincra ne sera pas atteint par la mort éternelle. — A celui qui vaincra je donnerai la manne mystérieuse. — Celui qui vaincra, je l'établirai comme une colonne dans le temple de mon Dieu. — Celui qui vaincra sera revêtu de la tunique blanche, je n'effacerai pas son nom du livre de vie et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges. »

Vaincre, toujours vaincre, sans répit ni lassitude, c'est la condition de toutes les promesses de Dieu. Le salut n'est que dans le triomphe.

Mais que d'obstacles à surmonter !

Le péché nous a infectés de son venin, un poison funeste circule dans nos veines, un ferment de mort nous travaille. Il y a en nous une loi de désordre qui s'insurge contre la loi de Dieu, et notre volonté malade et sans ressort se traîne dans la voie du devoir.

Le monde avec ses exemples pernicieux nous fascine et nous entraîne.

Le démon avec sa merveilleuse clairvoyance, avec son infatigable astuce, nous attaque à toute heure. « Nous avons à combattre contre les princes de ce monde, contre les esprits de malice répandus dans l'air » (Ephes., VI, 12). — Ces princes de ce monde nous les avons vus à l'œuvre et nous frémissons en songeant à leurs succès. Dans le passé, ils ont soumis à leur sceptre la terre entière, à l'exception d'un petit peuple. Ils ont fait presque oublier des hommes le nom béni de Dieu.

Pour résister, il faut qu'une sève vivifiante coule dans notre volonté, qui l'aide, la remonte, la tonifie. Cette sève, c'est la sainte Eucharistie qui nous la donne.

« Pour que la corruption du péché soit chassée de notre âme, la chair en qui s'est répandue la plénitude du Verbe a dû se mêler à notre chair, afin qu'en retour mêlés à elle, ramassés en elle, nous fussions comme baignés de la divinité du Verbe. » (Thomassin).

Lorsque l'aliment que nous prenons nous est inférieur, il se change en nous ; mais si, au contraire, il est d'une nature plus excellente, il nous change en lui. « Ordinairement, dit le pape Innocent III, ce qu'on mange se change en la substance de l'être qui reçoit ; mais ici l'aliment prend le rôle actif, c'est lui qui incorpore. »

Quand nous sommes habités par la force divine, la foi dans la victoire n'est pas une crédulité sans assises, une confiance présomptueuse, une sorte de gageure ; en vérité, nous pouvons nous appliquer la phrase que S. Augustin écrivait des saints : « *Vicit in eis qui vixit in eis.* Il a vaincu en eux celui qui vivait en eux. »

* *

Seigneur, donnez encore, donnez toujours, votre vie, votre substance ! Qu'elle pénètre dans les veines les plus reculées de notre être. Qu'elle aille partout dans notre *intelligence,* dans notre *cœur,* dans notre *volonté.* Soyez le Dieu souverain qui devient tout en toutes choses, *Deus omnia in omnibus.* (I Cor., XV, 28). Ainsi soit-il.

XVIII

DIM. DE LA PASSION : *Sainteté de Jésus-Christ*

« *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* Qui d'entre vous m'accusera de péché ? » — Quelle hardie provocation le Sauveur fait aujourd'hui à ses ennemis, dont l'hostilité d'abord sourde devenait de jour en jour plus audacieuse et plus agressive ! Il livre à leur critique sa personne entière, toute sa vie, toutes ses paroles, toutes ses démarches et il porte hautement le défi d'y trouver aucun défaut à relever, aucune faute à expier.

C'est qu'entre *les saints* et *le Saint* la différence est extrême. Placées auprès de Jésus-Christ, les plus resplendissantes images de la vertu pâlissent, comme les étoiles quand le soleil s'avance dans sa royale splendeur.

Jésus, en effet, 1° a possédé *toutes les vertus* et 2° *toujours.*

I

Le monde a vu de grandes âmes, si détachées, si aimables, si héroïques qu'en les voyant passer on croyait voir, en quelque sorte, passer Dieu lui-même. Mais un coup d'œil attentif sur leur vie nous montre que chez elles telle vertu brille plus que telle autre. Il y a, pour ainsi dire, des saints « spécialistes » de la douceur comme S. François de Sales, de l'humilité comme S. François d'Assise, de la charité comme S. Vincent de Paul. « Chaque saint dépense le meilleur de ses forces en quelque vertu qu'il rend éminente, et cette gloire singulière, qui accuse la puissance de la grâce, est en même temps une révélation de la faiblesse humaine, incapable d'élever dans une seule vie toutes les vertus au même degré de perfection. » (Monsabré).

En Jésus-Christ toutes les vertus se trouvent rassemblées. Vous savez, m. f., qu'elles peuvent se grouper sous ces trois catégories : *Dieu,* le *prochain, nous-mêmes.*

1° L'amour que nous devons avoir envers Dieu se traduit par la *prière,* la *recherche de la gloire de Dieu,* l'*obéissance* à ses lois.

Or, toujours nous voyons Jésus en prière. Qu'il soit au Temple, dans la solitude ou au milieu de ses disciples, il saisit toutes les occasions de rendre grâces à Dieu.

De même, ce n'est pas pour lui que Jésus travaille, c'est pour que son Père soit connu, béni et remercié de toutes les créatures. La première parole que nous avons de lui est celle-ci : « Ne faut-il pas que je sois aux choses de mon Père ? » Et

dans tout le cours de sa vie, quelle délicatesse dans le soin qu'il a de tout ramener à l'honneur de Dieu !

Quant à son obéissance, souvenons-nous qu'il put, la veille de sa mort, se rendre devant Dieu ce témoignage : « Tout ce que vous m'avez donné à faire, je l'ai fait. »

2o Les vertus que nous avons à pratiquer envers le prochain se résument dans la *charité*. Or, Jésus a aimé tous les hommes jusqu'à la tendresse, renversant ainsi les notions que les païens s'étaient faites de l'amour du prochain. — Le moraliste le plus célèbre de l'antiquité, Sénèque, dans son traité *De la Clémence*, écrit en toutes lettres : « La miséricorde est un vice du cœur. Les honnêtes gens l'éviteront avec soin. Le vrai sage est sans pitié. » Et Cicéron : « Nul n'est compatissant, à moins qu'il ne soit un sot ou un étourdi. » — Jésus, lui, a été tendre envers ses ennemis : envers Judas, qu'il appelle son ami ; envers ses bourreaux, pour lesquels, jusqu'au dernier moment, il implore le pardon de son Père.

3o Et quant à ses vertus envers lui-même, *quelle humilité !* S'il a été le restaurateur d'autres vertus, il a été l'instaurateur de l'humilité, qu'il a introduite dans le monde. Avant lui, il n'y avait même pas de mot pour la désigner, car le mot *humilitas* voulait dire bassesse. Il se plaît au milieu des petits, se met à leur portée, parle leur langage, vit dans leur intimité, comme pour se faire pardonner, par cet abaissement volontaire, l'incomparable splendeur de son génie. — Et quelle *pauvreté !* Lui qui multiplie les pains pour nourrir des milliers d'affamés, il ne veut vivre que du pain de l'aumône. — La *patience* de Jésus est un perpétuel sujet d'admiration. C'est surtout au cours de sa longue Passion qu'elle éclate comme un miracle de la vertu de force.

Ainsi, Jésus réunit dans son âme toutes les vertus. Elles sont comme une avenue d'arbres géants, d'essences diverses et de même beauté, qui nous conduisent à travers des flots de parfums jusqu'au palais de la divinité.

II

Ces vertus qui brillent si intensément en Notre-Seigneur, ont habité en lui *de tout temps*.

Ceux qui ont suivi héroïquement Jésus n'ont pas toujours été des saints ; ils le sont devenus à la sueur de leur front, par leurs efforts répétés, soutenus par la grâce. En outre, il leur a fallu lutter pour conserver les bonnes habitudes acquises. Quelquefois même, un accident fatal est venu troubler le bel ordre qu'ils avaient établi dans leur âme et les condamner à recommencer leur œuvre. — En un mot, la vertu chez les saints a une naissance, une croissance, un progrès, des éclipses, des éclats alternatifs, et dans leur champ il y eut toujours quelques mauvaises herbes. Tous, au reste, aiment à se proclamer pécheurs, s'humilient de leurs défaillances, s'accusent et se repentent : « Celui qui se croit sans péché, dit S. Jean, est victime de la plus grossière illusion. »

En Jésus rien de semblable. Jamais le moindre signe de faiblesse, le plus court instant d'oubli. Partout et toujours, sur tous les terrains et dans toutes les circonstances, il s'est montré égal à lui-même, et ce merveilleux accord s'est continué ferme et tranquille, sans ombre ni ralentissement, à travers les étapes de sa vie. — Ses vertus ne donnent pas l'idée d'une mer sans cesse en mouvement et qui peut être secouée par la tempête, mais d'un de ces lacs tranquilles, situés dans les montagnes, qui reflètent sans cesse l'azur du ciel et la beauté de leurs rives. — Les péchés sous le poids desquels Jésus succombe, ce sont les nôtres, dont il s'est enveloppé comme d'un hideux manteau, pour en subir les conséquences, en endosser les responsabilités, mais *ce ne sont pas les siens*.

Les contemporains de Jésus n'ont pas pu discerner une ombre sur son front. Les plus intimes témoins de sa vie ont été frappés de sa sainteté et lui ont rendu témoignage : « Il n'a jamais péché, » dit S. Pierre (I Ep., II, 22). « En lui le péché n'est pas, » dit S. Jean (I Ep., III, 5). Ses ennemis l'épient, le surveillent, lui tendent des pièges ; ils sont toujours aux aguets pour le prendre dans ses discours « comme un voyageur attardé dans une nuit d'hiver est suivi par une bande de loups ; s'il fait un faux pas, il est perdu. » (Bougaud). Ils n'ont jamais pu constater ce faux pas. Pour le condamner, Caïphe doit recourir à de faux témoins qui ne parviennent pas à s'entendre. Pilate, en l'envoyant au supplice, l'appelle « le Juste. »

Nos contemporains, même les adversaires les plus acharnés de Jésus-Christ, n'ont pas trouvé de tache en lui. Le ravageur impie de nos livres saints, l'allemand Strauss, a écrit : « On ne peut concevoir quelqu'un qui soit égal à Jésus-Christ. » Et vaincu par l'incomparable rectitude de celui qu'il voulait amoindrir et découronner, Renan a déclaré : « Jésus ne sera jamais dépassé. »

M. f., Jésus, dont la sainteté brille d'un tel éclat, est notre modèle. « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous m'imitiez, » nous dit-il. Sans doute, nous ne pourrons jamais suivre que de loin le divin Maître ; mais encore faut-il qu'au moment de notre mort nous nous trouvions sur la route qu'il nous a tracée et où il nous précède.

Mais pour imiter les exemples de Jésus-Christ, il faut les connaître, et pour les connaître il faut *lire l'*EVANGILE, ce livre qui contient les paroles, les actions et la doctrine du Fils de Dieu. Prenons donc la résolution de lire quotidiennement quelques pages d'Evangile, pour mieux connaître la resplendissante figure du Maître très saint qui nous a appelés à sa suite. Ainsi soit-il.

XIX

DIM. DES RAMEAUX : *Dévotion à la Passion*

Dans le saint temps de la Passion, l'Eglise nous rappelle le mystère si touchant de la Rédemption et le rend en quelque sorte sensible comme un drame qui se passerait sous nos yeux. La tristesse des cérémonies, les chants plaintifs, les ornements plus sombres, les voiles qu'on étend comme des crêpes funèbres sur les croix et les statues, et dans les derniers jours de la *Grande Semaine* les autels dépouil-

lés, les cloches muettes qui font régner dans le lieu saint le silence même du tombeau : tout nous rend présent le douloureux trépas du Sauveur.

Laissons-nous pénétrer par les saintes impressions qui émanent de toutes choses, et pendant ces jours de deuil aimons à contempler notre crucifix et à méditer la Passion du Sauveur. 1° Cette pratique *fut chère aux saints*, parce que 2° *elle nous apprend la gravité du péché.*

I

Les demi-chrétiens n'aiment pas regarder le Christ en Croix, sanglant et défiguré : cette vue est trop austère. Ils préfèrent un Evangile édulcoré, un Enfant-Jésus de Prague, bien doré et bien habillé, évocateur d'un christianisme élégant et commode. Et pourtant la croix fut la dévotion des saints, depuis S. Paul qui écrivait : « Je ne sais qu'une chose, Jésus crucifié, » jusqu'à Lacordaire qui disait : « Ma dévotion c'est Jésus en croix. Je ne sors pas de là. »

Les exemples font souvent plus d'effet que les discours ; rapportons donc deux faits qui montreront les grands avantages que les âmes les plus élevées ont tiré de la contemplation du Crucifix.

S. Thomas d'Aquin vint un jour visiter S. Bonaventure. Il lui demanda dans quels livres il puisait cette profonde doctrine que l'on admirait si justement en lui. Bonaventure lui montra quelques volumes qu'il lisait assez souvent. Maïs son ami lui répondit qu'il possédait les mêmes livres, qu'il en faisait également usage et n'y trouvait pas les mêmes richesses. Alors, cédant aux instances de Thomas, Bonaventure lui montra un crucifix qui était sur sa table et lui dit : « Voilà l'unique source de ma doctrine ; c'est dans ces plaies sacrées que je puise la lumière. »

Plus près de nous, S. Alphonse de Liguori, le saint fondateur de la Congrégation des Rédemptoristes qui a converti tant de pécheurs, se plaisait à recommander la méditation des souffrances du Sauveur. Il a écrit trois livres, qui ont fait un bien immense : les *Réflexions sur la Passion*, l'*Amour des âmes*, et les *Traits de feu*. Il voyait dans la méditation de la Passion un moyen de conversion plus efficace que la pensée de l'enfer, « parce que, disait-il, ce que l'amour ne peut faire, la crainte ne le fera pas non plus. » Dans sa cathédrale, il institua l'usage de méditer sur la Passion chaque matin à la première messe.

Oh ! la croix, quels enseignements s'en dégagent ! Elle nous enseigne la *gravité du péché*, l'*amour de Dieu* pour nous, le *prix de nos âmes*, la *malice des hommes*, la *puissance du démon*, la *nécessité du repentir et de l'expiation.* Aujourd'hui nous insisterons seulement sur l'horreur que les plaies du divin Maître doivent nous donner du péché.

II

Nous ne nous rendons pas bien compte de la gravité du péché. Il nous apparaît sous la forme agréable et attrayante qui fit tomber Eve. Il nous attire, il nous fascine, mais comme le serpent fascine l'oiseau qu'il veut dévorer. Quand on dit à l'homme du siècle : « Prenez garde ! Dans vos péchés de luxure, de vengeance, de cupidité et même dans vos mauvais désirs consentis et volontaires, il y a une faute, » il accueille cette parole par un sourire et vous répond : « Vous plaisantez. En acceptant la volupté qui se présente, je suis la pente de la nature créée par Dieu. En vengeant mon honneur, je défends ma dignité. En grossissant ma fortune sans contrevenir aux lois civiles, je soigne avec intelligence mes intérêts et ceux de ma postérité. Quel mal y a-t-il, du moment que j'évite les excès et que je ne blesse ni le Code, ni l'opinion ? »

Le mal qu'il y a ? Venons l'apprendre aux pieds du Crucifix. Jésus est l'innocence même. Il avait droit à toutes les joies et à tous les bonheurs. Cependant la douleur le saisit à son berceau, le suit pendant toute sa vie et le conduit, à 33 ans, sur la colline du Calvaire. Voyez-le. Il souffre *dans son âme* par la tristesse, l'épouvante, l'ennui, le dégoût. Il souffre *dans son corps :* sa face auguste est souffletée, sa tête est couronnée d'épines, ses pieds et ses mains sont percés de clous, sa chair est déchirée, ses yeux ne rencontrent que des visages irrités, et quand il cherche dans les cieux un réconfort, Dieu son Père lui refuse ce suprême adoucissement.

Qu'a-t-il fait pour souffrir ainsi ? Il s'est chargé d'expier les péchés du monde. Il est devenu, par sa libre volonté, le portefaix de l'Humanité. Toutes les iniquités d'ici-bas sont sur lui. Jusqu'à présent nous n'avons vu que les Juifs dans le grand drame de la Passion, les Prêtres, les Scribes, les Pharisiens, Judas et aussi Pilate et Hérode. Eh bien ! ces hommes n'ont été que des instruments. Le grand coupable, c'est *le péché*. C'est lui qui mène tout dans la tragédie du Calvaire. C'est pour expier les péchés de tous les hommes, donc *les nôtres,* que Jésus s'est étendu sur la croix, y a été pressuré, broyé par d'inénarrables tortures. Qu'il est pénible, m. f., de penser que nous fûmes cause d'une partie des douleurs de Jésus et que notre divin Maître aurait moins souffert si nous avions moins péché !

De tous les maux qui nous assiègent et s'emparent de notre chair et de notre âme, le péché est donc le plus grand, le seul à redouter. — Il l'avait compris, S. Louis qui disait à son fils Philippe : « La première chose que je te recommande, c'est d'aimer Dieu de tout ton cœur et d'être prêt à souffrir toute sorte de tourments plutôt que de l'offenser mortellement. » — Il l'avait aussi compris, ce paysan qui, venant de perdre sa récolte ravagée par la grêle, répondait à ceux qui lui témoignaient de la compassion : « Oh ! ce n'est pas un malheur, ce n'est qu'un accident ; le péché seul est un malheur. » — Elle l'avait compris, sainte Madeleine de Pazzi qui, sur le point de mourir, disait : « Je sors de ce monde sans avoir jamais pu saisir comment il est possible qu'une créature veuille offenser son Créateur et commettre un péché mortel. » — La Bienh. Catherine de Gênes faisait souvent cette prière : « O mon Dieu, je vous supplie qu'à l'heure de ma mort, vous me montriez plutôt tous les démons avec leurs fureurs et leurs supplices, que de me faire voir le moindre de mes péchés ! »

Il est raconté de S. Philippe Béniti qu'à son lit de mort, ses yeux déjà voilés erraient çà et là, comme s'ils cherchaient quelque chose. « Père, que cherchez-vous ? » lui demandèrent ses disciples. — « *Le Livre,* » répondit-il d'une voix éteinte. Et du regard il montrait le crucifix qui pendait aux murailles de sa cellule. C'était le livre où il avait appris la science qui fait les saints.

Comme lui, nous apprendrons toute notre religion en contemplant souvent notre crucifix, en méditant devant lui la Passion de notre Rédempteur, à qui soit l'amour de nos âmes maintenant et dans l'éternité ! Ainsi soit-il.

LES LITANIES DE SAINT JOSEPH

V

Chaste Gardien de la Vierge, priez pour nous

LE GARDIEN DE LA VIERGE ; CHASTETÉ CONJUGALE

I. — *Le gardien de la Vierge*

Le monde savait que le Messie serait donné à la terre par une vierge : Isaïe le lui avait annoncé : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils qu'on appellera Emmanuel » (Is., VII, 14). Israël avait recueilli et jalousement gardé la promesse ; pas au point cependant que les autres peuples l'ignorassent ; les Gaulois n'avaient-ils pas voué une espèce de culte à la « Vierge qui devait enfanter » ?

Au temps marqué par Dieu, le miracle s'accomplit. Mais Marie seule, à l'heure propice, Marie, la femme choisie pour écraser la tête du serpent, en est avertie et reçoit la clef du mystère. « Voici que tu concevras et enfanteras un fils... Il sera grand et il s'appellera le Fils du Très-Haut... Le Saint-Esprit viendra en toi, et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre. Le Saint qui naîtra de toi se nommera Fils de Dieu » (Luc, I, 31-35). Les autres ignorent tout, même le démon qui, trente ans plus tard, doutera encore ; même les Juifs, qui ne sauront, s'ils veulent savoir, que quand l'Evangile de Jésus aura soulevé le voile ; même Joseph à qui il faut qu'un ange, pour le renseigner autant que pour le rassurer, vienne dire : « Ne crains pas de garder Marie pour ton épouse : celui qui est né en elle est du Saint-Esprit » (Mt., I, 20).

Pour le renseigner, pour le rassurer, et aussi pour lui donner sa mission de « chaste gardien de la Vierge. »

Joseph obéit : le voilà donc chargé d'un bien précieux dépôt : la virginité de Marie, cette virginité qui est la condition posée par le Père à l'Incarnation du Verbe. Quel rôle ! Quelle grandeur ! Comme cela suppose que Joseph était pur lui-même, décidé lui-même à demeurer vierge, méritant mille fois que les générations chrétiennes lui décernassent le titre de « virginal époux de Marie ». Peut-on douter que, poussé par l'Esprit-Saint, qui le façonnait, Joseph, de son côté, ait fait le vœu de virginité ?

Comment, quand, à quelle occasion le fit-il, peu importe. Peut-être après que le grand prêtre eut mis sa main dans la main de Marie, ainsi que l'imagine un pieux auteur : « C'était au sortir des fiançailles du Temple ; sur la route de Jérusalem à Nazareth cheminaient ensemble l'Immaculée de Dieu et le Présanctifié de Dieu ; à côté d'eux marchaient, leur servant d'escorte, les jeunes vierges d'Israël, du même âge que Marie. Le grand prêtre les avait autorisées à accompagner à Nazareth celle que déjà elles avaient proclamée leur Reine. Et, au milieu de ce bouquet de jeunes filles qui découvraient au ciel la plus belle floraison de la virginité sur la terre, Marie fit à Joseph la révélation de son vœu virginal, formulé il y a deux ans déjà.

« Nulle surprise de la part de Joseph. Par la grâce de sa présanctification, par le haut enseignement qu'il avait reçu à l'école de Ben-Ismaël, il avait déjà soupçonné, entrevu, rêvé la grandeur de cette vertu des anges. Et, comme la Vierge, il voulut se faire ange. Et tous les deux, au milieu d'un cortège de vierges, formulèrent leur vœu de virginité.

« Joseph s'exprime ainsi : « Moi, Joseph, fils de Jacob et fiancé de Marie, avec la Reine des anges, je fais vœu de virginité au Seigneur notre Dieu, afin de servir le Messie toujours [1]. »

Mais ici, il faut entendre Bossuet : « Ils se donnent, dit-il, réciproquement leur virginité, et sur cette virginité, ils se cèdent un droit mutuel. Quel droit ? De se la garder l'un à l'autre. Oui, Marie a droit de garder la virginité de Joseph, et Joseph a droit de garder la virginité de Marie... Voilà les promesses qui les assemblent, voilà le traité qui les lie... [2] »

La conséquence ? C'est que, à l'ombre de ces deux virginités — « tels deux astres qui n'entrent en conjonction qu'à cause de leurs lumières qui s'allient [3] » — se déroule le premier acte du grand drame qui sauvera le monde. « C'est à cause de sa pureté que Marie a plu au Père éternel ; c'est à cause de sa pureté que le Saint-Esprit se répand sur elle... Et, par conséquent, ne peut-on pas dire que c'est sa pureté qui la féconde ? Que si c'est sa pureté qui la rend féconde, je ne craindrai plus d'assurer que Joseph a part à ce grand miracle. Car si cette pureté angélique est le bien de la divine Marie, elle est le dépôt du juste Joseph [4]. » « Bien que Joseph ne soit nullement père de Jésus selon la chair, nous le lui devons très réellement. Sans sa virginité si parfaite et si profondément dévouée à Dieu, le Fils de Dieu ne pouvait pas en fait être conçu et naître virginalement — et seules la conception et la naissance virginales conviennent à un Dieu — de la très sainte Vierge Marie. O Epoux incomparables, c'est à force de pureté, d'amour toujours plus parfait pour la virginité l'un de l'autre, que vous nous obtenez et nous donnez le Verbe Incarné et Rédempteur [5]. »

Si nous ne remercierons jamais assez Marie d'avoir prononcé le *Fiat* qui permit au Verbe de se faire chair, quelle reconnaissance, toute proportion gardée, ne devons-nous pas à Joseph qui, grâce à sa virginité unie si intimement à la virginité de la Mère du Sauveur, nous a donné un Dieu ? « Je sais, ô

[1] R. P. COLRAT, *Saint Joseph*, p. 103.
[2] [3] et [4] BOSSUET, *Panégyrique de Saint Joseph.*
[5] SAUVÉ, *Saint Joseph intime*, p. 74.

grand Saint, comme vous entrez dans ces vues sublimes de la Providence. Votre amour pour Dieu, pour Marie, pour son Fils, pour le monde, est à la hauteur d'un tel rôle. Et que ce rôle est grand au regard de Dieu que le mystère de l'Incarnation va honorer souverainement, de Marie que ce mystère relève au-dessus de tous les chœurs des anges, du monde qu'il va sauver ! [1] »

II. — *La chasteté conjugale*

S. Joseph a donc gardé, par sa virginité même, la virginité de Marie. Le consentement, dans ce mariage unique et sublime, a consisté en l'engagement réciproque de se garder l'un à l'autre cette virginité féconde, — si féconde qu'elle appellerait Dieu sur la terre...

Héroïsme évidemment, et au surplus peu commun en ce temps-là ! L'est-il davantage depuis ? L'hagiographie nous parle, c'est vrai, des beaux exemples que donnèrent en leur temps un S. Henri d'Allemagne, un S. Edouard d'Angleterre, un S. Elzéar d'Arian, un Boleslas de Pologne, un Alphonse de Castille, et d'autres encore. Mais, précisément, tous, ils étaient des saints, donc, redisons-le, des héros. On ne peut pas demander cela à tous les époux. Dieu ne le leur demande pas.

Mais ce qu'il exige d'eux, absolument, c'est d'observer les règles impérieuses du mariage chrétien. Bossuet disait de celui de Joseph et de Marie : « Toute la fidélité de ce mariage consiste à garder la virginité... Leurs promesses sont toutes pures ; leur amour est tout virginal. » Il n'y a guère à changer, quand on parle de l'union entre baptisés : « Toute la fidélité de ce mariage, dira-t-on, consiste à garder la *chasteté*... Leurs promesses sont toutes pures ; leur amour est tout *chaste*. » Car il y a une chasteté du mariage.

Elle veut que les époux obéissent scrupuleusement à la grande loi divine : « Croissez et multipliez-vous, » ou qu'ils gardent la continence : il n'y a pas de milieu. « La femme, écrivait S. Paul à Timothée, sera sauvée *en devenant mère*, pourvu qu'elle persévère dans la foi, dans la charité et dans la sainteté unie à la modestie » (I Tim., II, 15) ; et quand, au chap. VII de la I^re^ Epître aux Corinthiens, il parle des gens mariés, il est très net : ou la continence ou le devoir conjugal.

Voilà ce qu'on oublie, plus ou moins volontairement, même dans les foyers qui se disent encore chrétiens.

Combien, du reste, de jeunes gens et de jeunes filles n'ont envisagé le mariage que comme une *affaire,* ou comme une *amusette,* ou, qui pis est, comme une sorte de *paravent* qui permettrait, enfin, les vilenies de la luxure sans que l'opinion s'effarouche ! « On ne veut pas, selon la loi de Dieu, le plaisir dans le mariage pour aider à en supporter les dévouements, mais on veut le mariage pour le plaisir ». « Le mariage, dit le cardinal Dubois, cette association intime et définitive de deux êtres faits pour s'aimer et se survivre dans leur postérité, on n'y veut voir, après les années parfois orageuses de la jeunesse, que la consécration légale de la volupté destinée à cacher, sous le voile d'une vie extérieurement rangée, tous les excès de la passion. »

Sont-ils nombreux, ceux qui pourraient reprendre la prière du jeune Tobie (VIII, 9) ? « Seigneur, vous le savez, ce n'est pas pour satisfaire la passion que je prends cette épouse, mais pour vous donner une postérité qui bénisse votre nom jusqu'à la fin des siècles. »

S'il y a tant de ménages sans enfants, ou à « fils unique », cela ne vient pas de ce que l'on s'y est voué à la continence perpétuelle, ni même de quelque empêchement physique. Non : cela vient d'un vice installé en maître au foyer. Ces baptisés, après avoir échangé leurs promesses au pied de l'autel, profanent le sacrement, le « grand sacrement » (Eph., v, 32) qui a sanctifié leur union. Ils ne se souviennent plus que le prêtre, en bénissant l'épouse, lui a souhaité une *heureuse fécondité* « sit fœcunda in sobole, » ni que l'Eglise, au nom de Dieu Créateur, « condamne tout ce qui est contraire aux fins créatrices, enseignant que les époux prévaricateurs vont contre le but du mariage, contre Dieu, contre la société, contre les individus qui, dans les desseins de la Providence, étaient appelés au baptême et au ciel [1]. » Que n'écoutent-ils S. François de Sales : « L'amour des époux reste inachevé, s'il n'est pas, suivant la nature, complété par l'arrivée de nouveaux êtres destinés à bénéficier du surcroît de cet amour. La procréation des enfants est la première et la principale fin du mariage. »

Il n'y a pour personne obligation de se marier ; mais tous ceux qui sont mariés doivent observer les lois de la chasteté qui leur est propre. Les époux ne sont pas tenus d'avoir entre eux les relations conjugales ; mais, s'ils les ont, ils sont obligés d'obéir à des règles très graves.

Mais allez donc faire entendre cela à des hommes, à des femmes, pourris d'égoïsme, qui ne pensent qu'à leurs aises, regimbent contre le sacrifice, et ne veulent croire qu'au plaisir ! Quand on aime, *à la folie*, la mode souvent imbécile et perverse, la fréquentation assidue des salons où les jours se passent à jaboter, les visites multipliées aux magasins où l'on gaspille l'argent de la famille, la course effrénée aux fêtes mondaines, aux danses, aux théâtres, où l'on dissipe sa vie, — l'enfant, n'est-ce pas, est un embarras. Alors, on n'aura pas d'enfant : par des procédés criminels, on l'empêche de venir, ou bien on le supprime.

La chasteté conjugale : grande loi qu'on respectait jadis, aux âges de foi, que l'on observe encore en pays chrétiens. Ailleurs, là où la vague de déchristianisation à outrance a déferlé et a causé ses terribles ravages, hélas ! on la méprise et on en ricane.

Il y a, de tant de fautes contre la chasteté conjugale, une conséquence, angoissante pour le présent et plus encore pour l'avenir du Pays : la *dépopulation.* Or, tous ceux qui en gémissent, et qui réfléchissent, et qui ne sont pas aveuglés par un secta-

[1] *Ibid.*, p. 210.

[1] Rouzic, *La Famille.*

risme étroit et démodé, se mêlent de plus en plus à l'Eglise pour supplier les prédicateurs et les confesseurs de rappeler aux époux, avec délicatesse mais avec fermeté, le devoir de la chasteté conjugale. « Ne craignons pas de le dire : le problème de la repopulation, tel qu'il est posé, est insoluble. Pourquoi ? Parce que ceux qui prétendent s'attaquer au mal, trop confiants en leur propre méthode, rejettent, brutalement et systématiquement, l'idée même d'inculquer aux masses le respect de la volonté divine. » (M. Pierre Dauchez-Théry). — « Le remède ne peut être que d'ordre moral. Et ce remède d'ordre moral, je ne le vois, moi libre-penseur, que dans une restauration des grandes forces de discipline morale et sociale que sont les religions. » (G. Hervé). — « Nous voulons que, de bonne heure, en parlant des devoirs du bon citoyen, une voix fasse entendre à l'enfant : Tu seras chef de famille, tu seras mère de famille : c'est la volonté divine. » (E. Mercey). — « Le remède, sans lequel la plupart des autres seraient inopérants, c'est, nous le déclarons bien haut, le retour aux pratiques religieuses et, dans l'espèce, à la religion qui fut la nôtre, celle de la majorité des Français depuis bien des siècles, et sans laquelle on ne conçoit pas la France, — le retour au catholicisme. » (G. Rossignol).

Veut-on encore des témoignages ? A quoi bon ? La cause est entendue. La société ne vivra que si la morale chrétienne, catholique, est remise en honneur dans les foyers, si les époux, par conséquent, sont décidés à vivre ensemble *chrétiennement* et à garder intacte leur chasteté mutuelle.

Daigne S. Joseph, « chaste gardien de la Vierge, » les y aider.

RETRAITE PASCALE A DES FEMMES
sur quelques scènes féminines de l'Evangile

IV

MARTHE, MODÈLE DES JEUNES FILLES

SOMMAIRE

INTRODUCTION. — Pieuse et active, modeste et retirée dans sa maison, charitable et dévouée, entièrement tournée vers Jésus, Marthe est l'exemple de la jeune fille chrétienne.

PREMIÈRE PARTIE. — Devoirs des jeunes filles par rapport à Dieu directement : accomplissement des préceptes. — Mettez-vous dans la main de Dieu, confiezvous à lui. — Communion fréquente. — Fuite des dangers. — Etude de la vocation où Dieu vous appelle. — Les perspectives de vie religieuse.

DEUXIÈME PARTIE. — Devoirs des jeunes filles dans leurs familles : obéissance, respect, amour, serviabilité, soutenir, encourager leurs parents : être les anges du foyer. — Devoirs avec leurs compagnes : charité, prudence, discrétion ; fuir les causeries légères, les bals, les cinémas, les rêveries romanesques ; réserve et modestie : être des femmes d'intérieur. — Devoirs envers le prochain : l'édifier par la tenue, éviter de scandaliser par les allures ou les toilettes.

CONCLUSION. — La jeune fille ne doit vivre que pour son âme, pour son entourage et pour Dieu. Se préparer à sa destinée providentielle. Veiller et prier pour être dignes de Jésus.

Mes bien chères sœurs,

Parmi les familles amies de Jésus, il en était une composée de deux sœurs et de leur frère. Ces pieuses gens vivaient, paisibles, dans la fidélité aux préceptes mosaïques, loin des âpretés du négoce, loin des troubles politiques qui divisaient alors la Judée. Le frère, Lazare, était sans doute le chef de la maison, celui devant qui tout s'inclinait. L'une de ses sœurs, Marie, faisait présager, et représentait déjà peut-être, l'élite des âmes religieuses qui devait prochainement fleurir sous les bénédictions du Christ. Tendre et mystique, elle planait dans l'idéal, saintement dédaigneuse des soucis d'ordre matériel, des occupations vulgairement pratiques. Elle avait soif de la parole du Maître et eût passé ses jours à l'écouter.

Marthe, l'autre sœur, ne lui ressemblait pas tout à fait. Sans doute, elle aussi, était passionnément fidèle ; sans doute son activité vibrante était entièrement tournée vers le Messie. Mais son dévouement se manifestait plutôt dans les œuvres extérieures. Elle s'adonnait aux besognes du ménage ; elle priait en travaillant ; et sa digne réserve de jeune fille se nuançait d'une vive activité. Quoique retirée dans sa maison, suivant l'usage des femmes juives, elle savait se glisser au dehors quelquefois, pour y répandre de douces effluves de charité. Vingt siècles plus tard, elle eût été une religieuse missionnaire plutôt qu'une carmélite cloîtrée. Un jour même, tandis qu'elle s'affairait pour assurer dévotement le confortable de Jésus, alors en visite chez Lazare, elle s'attira cette remarque du Maître : « Marthe, Marthe, tu te préoccupes de beaucoup de choses ; pourtant une seule est nécessaire. » Ce n'était nullement un reproche, tout au plus un avertissement. Le zèle extérieur est très bon certes, mais à la condition souveraine qu'il ne fasse pas oublier la formation intérieure de l'âme, fondement de la vie chrétienne. Voilà sans doute ce qu'avait voulu dire Jésus. Au surplus, l'histoire évangélique nous apprend que Marthe mit le conseil à profit. Sa piété comme son abnégation, sa foi comme sa charité, ne se troublèrent pas le moins du monde, lors des épreuves de la Passion ; elles redoublèrent pendant le supplice du Maître ; elles éclatèrent, exultantes, au matin où le Christ ressuscita.

Si j'avais l'honneur de parler dans un noviciat de moniales, je proposerais à leurs réflexions l'exemple de Marie, sœur de Lazare. Mais, pour des jeunes filles vivant dans le monde, Marthe n'est-elle pas un modèle tout indiqué ?

I

Un peu remuante, si vous voulez, au moins pendant son adolescence, Marthe néanmoins était, avant tout, pieuse. Elle avait compris, avant S. Paul, que « la piété est utile à tout, parce qu'elle a les promesses de la vie présente et de la vie future. » (I Tim., IV, 8). Puissiez-vous, Mesdemoiselles, retenir ce premier enseignement. Parmi tous les devoirs que vous fixa la Providence, les plus grands, les plus impérieux, les plus inviolables, ce sont nos devoirs *envers Dieu*.

On a quelquefois trop d'inclination à penser que la piété réside dans quelques habitudes routinières. Quand on a dit, parfois en pensant à autre chose, ses coutumières prières du matin et du soir, quand

on s'est rendue à la messe, les jours où l'on a eu l'extraordinaire vaillance de se lever assez tôt pour cela ; quand on a, d'un geste élégant, gaspillé au petit bonheur un peu d'argent pour des aumônes irréfléchies ; quand on a, par surcroît, donné son nom à quelque confrérie traditionnelle ou à quelque groupement catholique en vogue, on se tient pour quitte envers le bon Dieu. Bien heureuse quand on ne pense pas tout bas que cette minime rançon donne le droit de disposer ensuite de soi-même sans contrôle comme sans frein, de se jeter à corps perdu dans les dissipations, les frivolités, les mondanités, les plaisirs fous de la jeunesse. Et voilà comment l'on perd sa vie.

La piété ne consiste pas en quelques coutumes mécaniques ; elle dépasse les formules usuelles, elle étreint notre âme tout entière et doit remplir toutes nos journées. « Il faut toujours prier sans se lasser jamais. » Cette maxime évangélique ne signifie point que l'on doit rester à genoux, nuit et jour, à murmurer des oraisons : elle veut dire — ce qui est bien mieux — que la piété doit imprégner toutes nos actions, même les plus communes ; que vous devez rester unies à Dieu, même en effectuant les travaux du ménage, même en rendant visite à une amie, dans vos plaisirs comme dans vos labeurs, à bicyclette comme au coin du fourneau, dans un salon comme à l'atelier. La vraie piété, c'est celle-là : c'est celle qui inspire toutes nos pensées, qui nous accompagne au milieu des occupations matérielles pour les transformer par l'idée de Dieu, qui nous tient en éveil contre les tentations surgies à l'improviste, qui dirige nos impulsions les plus soudaines, qui régit notre activité pendant la journée entière et, inconsciemment, plane encore sur nous pour nous préserver dans le sommeil.

Une âme véritablement amie de Dieu ne doit pas supporter d'être éloignée de Dieu. Or il ne tient vraiment qu'à elle de rester en contact permanent avec lui. Jésus, lui, ne nous quitte jamais. C'est nous qui le quittons parfois, parce que nous sommes fatigués de lui, parce que sa présence nous gêne pour le mal, parce que, en un mot, nous sommes mauvais. Et toutefois, nous le savons bien, lorsque nous avons perdu Jésus, un ennui lourd pèse sur notre âme. Le monde sans Dieu n'est qu'un exil. Sachons peupler notre solitude par l'intime tête-à-tête avec le bon Maître, remplissons-la de sa tendresse et de sa gloire ; nous aurons ainsi trouvé le bonheur.

La soumission rigoureuse à tout ce que le Seigneur vous ordonne est la part indispensable, primordiale de votre piété. Mais ce n'en est qu'une part bien rudimentaire. Le vague chrétien qui va à la messe et fait ses Pâques a rempli l'essentiel de son devoir. Ne pourrait-on pas faire mieux ? Il suffit, pour cela, de faire plus.

Ce qui rendra votre piété agréable aux yeux de l'Eternel, ce qui vous méritera les privilèges de grâce, ce qui vous entraînera jusqu'aux sphères de l'affection réciproque avec le bon Maître, ce sera précisément ce surcroît. Pour tendre vers la perfection, votre piété sera, avant tout, respectueuse. Jésus a beau être notre ami, c'est un ami qui ne nous ressemble pas et avec qui nous ne saurions traiter d'égal à égal. Il est l'infinité immense de l'Esprit, nous ne sommes que la pauvreté de la chair. Notre respect envers le Seigneur comporte d'abord cette nuance fondamentale de l'adoration, qui est la forme propre d'hommage que se réserve exclusivement l'Eternel.

Mais l'adoration est loin d'exclure l'amour. Un proverbe antique affirme : « *Amicitia pares invenit aut facit.* » Excusez-moi de vous parler latin. Cela revient tout simplement à dire que l'amitié tend à niveler la différence des conditions par un continuel échange d'impressions, de confidences, de sentiments. Vous ne voudriez tout de même pas que cette espèce de quasi-égalité avec Jésus s'obtienne par un abaissement sans réciprocité du Christ vers vos âmes tièdes et languissantes. Ce serait exiger la déchéance de l'immuable divinité. Jésus, certes, descendra vers vous, comme il est descendu jusqu'à l'étable de Bethléem, comme il est tant de fois descendu jusqu'à la misère de vos âmes. Mais ce sera à une condition. Il est indispensable que, de votre côté, vous effectuiez une partie du chemin. Vous aurez à monter vers lui, à monter tant qu'il vous sera possible ; et, malgré l'ardeur de vos élans, soyez certaines qu'il s'abaissera plus encore que vous ne pourrez vous élever.

Dirigez-vous donc vers Dieu avec toute l'énergie de vos forces. Soyez de ces jeunes filles vraiment chrétiennes, que la foule appelle pieuses, et que, secrètement, nous soupçonnons d'être prédestinées. Soyez de ces jeunes filles qui ne reculent pas devant la messe quotidienne, devant la communion de chaque jour, ou tout au moins fréquemment renouvelée. Absorbée par ses devoirs d'état, une pauvre mère de famille, chargée d'enfants et de labeurs, a quelque excuse d'être moins assidue à la Table où l'on se nourrit de Vie. Mais vous, vous dont l'existence est peut-être assez vide, vous dont les loisirs ne sont pas comptés, n'éprouveriez-vous pas une sorte de honte à négliger Celui qui vous attend ?

Vous saurez montrer votre piété par votre attitude franchement, publiquement chrétienne. Mais vous la montrerez surtout en écartant de votre chemin tout ce qui pourrait vous être un obstacle, toutes les tentations qui forment écueil, toutes les occasions provocantes qui ont fait succomber tant de pauvres enfants imprudentes. Votre volonté orientée vers Dieu ne se laissera jamais détourner par les vains échos de la terre, par les bouffées de musique profane qui émanent de la fange terrestre, au-dessus de laquelle vous planez.

Telle sera votre piété de l'heure présente. Mais votre jeunesse est trop active, — et trop impatiente peut-être, — pour ne pas s'évader parfois, d'un grand coup d'aile, au-delà de l'instant précis que nous vivons. Vous vous demandez ce que seront pour vous les temps prochains ; vous faites des songes d'avenir. Ce n'est pas chose défendue, c'est même preuve de prévoyance, pourvu que vos projets lointains rentrent dans le cadre de votre ferveur.

De quoi demain sera-t-il fait ?

Pour la plupart d'entre vous, sans doute, l'existence terrestre sera remplie de fonctions ordinaires. Un jour, à la face de l'Eglise, vous unirez votre destinée à celle d'un jeune homme que vous aurez apprécié, mais que vous ne connaissez pas encore. Après une lune de miel — que, d'avance, tous vos amis se plaisent à vous souhaiter radieuse, — vous vous absorberez dans le travail d'un ménage, dans la direction d'un foyer, dans l'éducation d'une famille. Souvenez-vous alors de sainte Marthe. Imitez la sagesse prudente qui lui faisait réserver d'abord la part de Dieu. Sans négliger les nécessités temporaires d'ici-bas, sauvegardez sans cesse la grande nécessité éternelle de l'après-tombe. Etablissez votre maison sur la base de la foi pratiquante, sur la base du zèle divin, pour votre bonheur et pour le bonheur de tous les vôtres.

Mais peut-être quelques-unes parmi vous ont-elles entendu une voix plus haute, un plus mystérieux appel. Peut-être, comme en une extase incertaine, se sont-elles demandé : « Pourquoi pas ? » Pourquoi ne suivrais-je pas le goût sublime qui m'entraîne vers les hauteurs ? pourquoi ne me délivrerais-je pas des chaînes qui vont m'attacher aux besognes vaines de la terre ? pourquoi ne mettrais-je pas ma main dans la main du Fiancé céleste ? pourquoi ne ferais-je pas l'oblation joyeuse de mon avenir au Seigneur, en entrant dans la vie religieuse ?

Oh ! si vous avez pensé cela, ou plutôt si l'Esprit de Dieu a soufflé cet heureux désir en vous-mêmes, de grâce, mes sœurs, ne résistez pas à la Voix divine. Ne vous laissez vainement effrayer ni par les grilles, ni par les règles, ni par la pauvreté, ni par l'obéissance, ni par les infimes privations que compense l'immense Amour. Si vous avez l'honneur d'être élues, acceptez avec une gratitude triomphante la vocation des moniales saintes. Rendez grâces au Christ qui vous veut pour lui ; prenez sa croix sur votre épaule, et marchez, sans un regard en arrière, marchez parmi les ronces du chemin, vers le Calvaire de douleurs qui se couronne dans la joie, qui s'auréole dans la paix.

Il faut certes réfléchir longuement, il faut étudier avec soin, il faut surtout prier beaucoup, avant de fixer son choix. Mais, après avoir demandé conseil, après avoir examiné les leçons secrètes des circonstances, après s'être évaluée soi-même, il faut savoir se décider sans crainte et suivre la voix mystérieuse que la Providence trace à chaque mortel. Là est le secret du salut, car nulle âme ne peut réussir si elle s'égare hors de sa route, et par contre toute âme doit être en repos si elle marche sous la direction de Dieu.

II

I. — L'action ordinaire d'une jeune fille ne s'extériorise que fort peu. En dehors de votre collaboration aux œuvres qui vous sollicitent, et que vous aurez à cœur de soutenir, vous vous sanctifierez surtout par la pratique des obligations journalières qui rayonnent autour du *foyer familial*. Votre champ d'action, le voilà. Il est modeste sans doute, comme il convient ; mais, si vous savez le cultiver, quelles belles récoltes de mérites ne vous produira-t-il pas pour le ciel ! Vous êtes les anges de la maison, que vous éclairez par la gaieté de votre jeunesse, que vous apaisez quelquefois par la douceur de votre timidité, et où vous devez apporter la bienfaisance de votre influence qui sera d'autant plus réelle qu'elle demeurera discrète, voilée, en quelque sorte insoupçonnée.

Si vous voulez acquérir le droit de dire de temps en temps une parole utile, et de glisser à l'occasion un bon conseil, vous devrez avant tout prêcher d'exemple en vous conformant sans cesse aux devoirs que vous a dictés la Providence à l'égard de ceux qui vous entourent. Il importe de savoir *obéir*, même quand on a vingt ans ou davantage. Cela paraît dur, en certains cas, de se soumettre comme une petite fille, alors qu'on a déjà ses idées personnelles, que l'on voudrait agir par soi-même, que l'on songe peut-être à sa future — et chimérique — indépendance. Il faut obéir, néanmoins, parce que c'est Dieu qui l'a voulu. Dans l'organisation de la famille, le Seigneur a placé les parents comme des chefs, des maîtres et des guides. Leur autorité, généralement empreinte de mansuétude, vient, comme toutes les autorités, d'En-Haut. Le Seigneur les a établis comme ses délégués auprès de vous ; il vous impose par le fait même de leur obéir comme à lui. Abdiquez donc, sans murmurer, vos théories sans expérience, vos velléités d'affranchissement. Faites ce que vos parents désirent, faites-le même quand ils le commandent et que cela coûte à votre orgueil. Je ne vous dirai pas de le faire avec une prompte résignation : cela serait trop médiocre encore. Faites-le avec empressement, faites-le avec un profond respect.

Il serait coupable, en effet, de considérer ses parents comme des amis à qui on s'égale, comme des camarades qu'on peut juger. N'est-ce pas pourtant la mentalité moderne ? Soyez modernes, oui, mais dans le bon sens. Acceptez tout ce qu'il y a de bon dans l'évolution de toutes choses ; mais rejetez impitoyablement les erreurs, les vices du monde actuel. Rejetez, notamment et dès l'abord, ce sans-gêne insolent à l'égard de ceux à qui vous devez la vie, cette insubordination contraire à tous les plans divins, attentatoire à la dignité sacrée de vos parents.

Le respect est loin d'exclure l'*amour*. La plus vulgaire gratitude vous force à vous attacher passionnément à ceux sans qui vous ne seriez rien, à ceux qui veillèrent sur votre berceau, angoissés à vos moindres malaises d'enfant, heureux des espérances précoces que vous donniez à leur paternelle affection. Ils vous ont nourries, ils vous ont élevées, ils ont fait de vous les filles de Dieu, ils vous dirigent vers les buts de salut. Leur sollicitude, inquiète et jalouse parfois, vous suit incessamment dans le dédale des circonstances où vous jettent les complications de la vie. Vos cœurs ne seraient que du marbre s'ils ne palpitaient pas au souvenir des sacrifices accomplis, de la vigilance préservatrice et de l'affection débordante dont vos parents vous entourent toujours.

Le catéchisme vous fait une loi d'*assister*, un jour, dans leur vieillesse, ceux qui soignèrent vos premières années, d'alléger leurs infirmités ou leurs détresses,

de veiller, attentives, sur leurs besoins jusqu'à ce que vous ayez dû leur fermer les yeux. Au déclin de sa vie, l'homme redevient un enfant fragile et, par un étonnant retour des choses, ce sont ses enfants de jadis qui se constituent ses protecteurs. Vous ne faillirez pas à cette tâche sainte. Mais pourquoi attendre à plus tard — à ce plus tard où il ne vous sera peut-être pas donné de vous acquitter de votre reconnaissance en consacrant vos soins dévoués à des parents trop tôt ravis ? Pourquoi, dès le moment actuel, ne pas vous ingénier à soutenir vos parents dans leur rude effort pour l'existence ? Pourquoi ne pas aider leurs fatigues, participer à leurs labeurs, pourquoi ne pas les soutenir ? Votre sourire les encourage, votre activité leur rend service, votre avis — discrètement émis et vite rétracté s'il n'est pas juste — les éclairera par moments. Il n'est pas pour eux de vraie fête, si vous ne la couronnez par votre enthousiasme, peut-être un peu exubérant encore. Il ne doit pas, non plus, y avoir de douleurs ni d'épreuves sans que vous soyez là, debout, attristées, sages et fermes, pour apaiser les souffrances saignantes, pour consoler les cœurs étreints par le malheur.

II. — Après la famille, *les amies.*

Parlons d'abord des compagnes banales, de celles qui sont de simples camarades, rencontrées au hasard d'une réunion quelconque, et avec qui l'on sympathise vaguement. Même à ces amies de rencontre, vous devez une charité spéciale. Elles se sont confiées à vous comme vous vous confiez à elles. Elles ont quelque droit, ce me semble, à ce que vous n'abusiez pas de leurs secrets, à ce que vous ne les mettiez pas en péril par vos conversations ou vos exemples, à ce que vous les secouriez à propos. Evitez de vous nuire réciproquement par ces causeries médisantes, peut-être par ces sous-entendus perfides qui ne sont que de viles calomnies. La justice s'impose envers tous ; envers tous aussi la bonté.

Quant aux amies privilégiées, à celles avec qui vous avez grandi, à celles qu'une affection intime rapproche davantage de vos cœurs, vous leur donnerez plus encore. Vous leur donnerez toute votre âme, avec prudence sans doute et réserve, car elles ne sont pas plus qualifiées pour être vos guides que vous ne l'êtes pour les diriger vous-mêmes. Mais vous déploierez à leur égard les ressources infinies de vos tendres délicatesses ; vous aurez pour elles de la patience, lorsqu'une divergence passagère risquerait de rompre votre pacte d'union ; vous vous immolerez un peu pour, au besoin, leur venir en aide, vous ferez du bien à leur âme. L'amitié sainte vient de Dieu. Vous ne la profanerez jamais dans des promiscuités indignes ; vous ne la flétrirez pas aux souffles embrasés du monde. Vous la garderez dans sa fleur virginale, éclose sous les caresses du ciel.

Parmi vos amies, nombreuses sans doute, il en est une que, chrétiennement, vous devez préférer à toutes les autres, dont vous êtes tenues de vous occuper beaucoup plus que de toutes les autres. Cette amie, c'est votre âme, c'est vous-même. Vous portez la responsabilité lourde de sa destinée immortelle. Un instant viendra, après l'agonie, où le Dieu sévère se dressera devant vous pour vous demander compte de sa conduite, et, d'après ce que vous aurez fait, pour vous juger rigoureusement et sans appel.

Il faudra donc prendre garde à vous. Vous êtes, dans un sens, votre meilleure amie, mais vous n'avez pas de pire ennemie que vous-même. Oserai-je vous rappeler — en souhaitant que mon appréciation soit téméraire — quelques occasions de fautes où tend à vous entraîner, par malheur, la fragilité de vos sens, déréglés depuis le péché originel ? Des phrases légères ou douteuses n'ont-elles pas échappé à vos lèvres, accoutumées pourtant aux formules pieuses et aux mélodies mystiques ? Avez-vous eu toujours la force de renoncer à des soirées qui flattaient votre vanité, à des bals où, comme aux temps primitifs, le serpent se cachait sous les fleurs ? Le théâtre flatte votre goût de l'art, le cinéma amuse votre curiosité. Mais ni théâtres ni cinémas ne sont faits pour les jeunes filles, et si, à de rares exceptions près, ils tendent des pièges aux gens mûris, aux personnes vieillissantes et blasées, qu'en sera-t-il donc pour vous ? — Et les lectures ! Les livres qu'une presse commercialisée prône à tous les échos du pays sans se soucier du mal qu'ils feront, sans se demander si le pavillon littéraire ne couvre pas une marchandise avariée ! Assurément, on ne peut pas vous proposer de ne garder à votre chevet que la *Somme* de S. Thomas d'Aquin ou la collection des Pères de l'Eglise : il faut en tout de la mesure. Lisez donc des livres à la mode. Mais il y en a d'excellents parmi ceux-là : vous ne regarderez que les meilleurs d'entre eux.

Les grandes lectrices de romans sont — de toute nécessité — des jeunes filles romanesques et rêveuses. Oh ! les songes de la vingtième année ! qui dira combien d'âmes ils ont perdues ? Vous savez beaucoup mieux que moi que les attitudes langoureusement sentimentales sont aujourd'hui fort mal portées. Mais cependant l'attrait est si fort ! Ces songeries creuses amollissent les âmes, énervent les volontés, appellent l'abîme du mal. Ce ne sera donc pas la crainte du ridicule, mais le souci de votre âme précieuse, qui vous amènera à lutter contre ces tendances de paresse. Les remèdes à cette maladie vague sont bien faciles à indiquer : c'est la prière et c'est le travail. Au lieu de chercher à devenir des demoiselles trop instruites, des pédantes aux allures d'esthètes, restez dans la règle commune que le Seigneur vous a tracée. Que votre attitude habituelle soit de réserve et de modestie, de silence et d'effacement. Rien ne saurait mieux vous convenir, rien ne sied mieux à une jeune fille.

N'oubliez pas que, dans le voisinage, des yeux fureteurs sont braqués sur vous. Or vous devez à votre prochain de ne jamais devenir pour lui une occasion de scandale. Apprenez, ne serait-ce que pour l'édification des alentours, votre noble et sérieux métier de femmes d'intérieur, votre rôle futur de bonnes ménagères, votre fonction — très grande quand elle est bien comprise — de dignes maîtresses de maison. Que rien ne choque, en vous ni sur vous, les gens les plus délicats ou les plus malicieux ; que nulle attitude garçonnière, nulle effronterie gamine ne heurtent ce sens des convenances, qui n'est qu'une

émanation lointaine de la haute morale du ciel. Laissez aux vierges folles dont parlait déjà l'Ecriture, la peine de courir après les toilettes indécentes, atteintes infâmes à votre honneur. Mais nous ne dirons rien des modes présentes, précisément parce qu'il y aurait beaucoup trop à dire...

* *

Une jeune fille ne doit vivre que pour son âme, pour son entourage et pour Dieu. C'est assez déjà pour remplir une vaste carrière. Cela ne signifie nullement d'ailleurs qu'il faille se cloîtrer dans une torpeur monotone, dans une indifférence figée à l'égard de son intelligence, de ses facultés, de son destin. Il est une instruction sérieuse et grave, il est une ambition prudente et sainte qui ne peut que vous agrandir. Tout cela s'acquiert par la réflexion, se surnaturalise par la prière, se transforme idéalement sous l'action pénétrante et secrète de l'Esprit-Saint qui se révèle aux âmes qui savent le chercher. Vous n'êtes encore qu'au stade où se prépare votre vie prochaine ; vous faites le noviciat de l'existence. Et de ce noviciat silencieux dépend le bonheur, ou la détresse, des temps qui bientôt luiront pour vous. Apprêtez-vous donc avec ardeur à pouvoir, quand il le faudra, répondre à tout ce que le Ciel attend de vous. Comme l'humble Marthe votre patronne, maintenez-vous dans la vigilance souriante, dans l'ardeur de la piété sublime, pour être dignes de Jésus. Ainsi soit-il.

V

LA VEUVE DE NAÏM, MODÈLE DES MÈRES

SOMMAIRE

Introduction. — La veuve de Naïm derrière le cercueil de son fils. Devoirs des mères envers leurs enfants.

Première Partie. — Devoirs d'éducation : instruction chrétienne, surveillance, amour, bon exemple, et surtout formation religieuse. Savoir punir, quand il faut et comme il faut : la faiblesse moderne des parents. Ne pas préférer les uns aux autres.

Deuxième Partie. — Devoirs de préservation : écarter tout sujet de scandale, livres, journaux. Veiller sur les fréquentations, les sorties, les habitudes. Accoutumer les enfants à agir loyalement et franchement. Leur former une mentalité catholique, droite, saine, ardente et dévouée. Les préparer à leur avenir temporel et éternel.

Troisième Partie. — Si quelqu'un de vos enfants, malgré vos soins, s'éloigne de Dieu, vous n'en avez que plus strictement l'obligation de veiller sur lui. — Patience douce et fermeté, persévérance. Agir sur sa raison par des conseils, sur sa volonté par des mesures appropriées, sur son cœur par l'affection. Agir par la prière, comme Monique à propos d'Augustin. Ne rien négliger pour libérer sa responsabilité.

Conclusion. — Le rôle des mères, l'un des plus grands et des plus beaux. — Rester à la hauteur de sa tâche et l'accomplir avec l'aide de Dieu.

Mes bien chères sœurs,

Une pauvre veuve pleurait en suivant le cercueil de son fils. Par les rues étroites et cahoteuses du petit village oriental, le convoi lugubre s'acheminait vers la terre du dernier repos. Il y avait des pleureuses gagées ainsi que des joueurs de flûte ; il y avait la cohue distraite des amis, le petit groupe des compagnons du défunt. Les mélopées traînantes se mêlaient aux clameurs suraiguës, des fumées d'encens et des senteurs de myrrhe s'envolaient vers la bière découverte, portée à bras par quatre fiers jeunes gens. Hagarde dans le tumulte de cette foule, sourde aux vains appels désespérants, aux récitatifs des lamentations funèbres, insensible aux condoléances dont on l'accablait, implacablement rigide et muette, morte désormais à tout espoir humain, la vieille mère du trépassé allait, éperdue, derrière le cadavre.

Mais du fond de l'étroite vallée, semée de bosquets d'oliviers et de myrtes, quelques hommes montaient vers la bourgade. Pauvres sans doute, ils avaient, presque tous, l'air timide ; leurs sandales étaient poudreuses et leurs toges étaient froissées. Presque sous la porte du village, les deux groupes se rencontrèrent. Un homme jeune se détacha de son fruste et rude entourage. Il était beau comme un fils de Dieu, et son regard clair faisait penser au ciel. De lui émanait une puissance mystérieuse qui commandait le respect et inspirait l'adoration. Cet homme, d'un mot, arrêta les porteurs du mort. D'un geste il écarta les suaires et les bandelettes ; d'un signe il réinfusa la vie dans cette chair froide, inerte, marbrée. Le défunt, ébloui, se dressa de sa couche étrange, et, avec un sourire qui bénissait, le Christ le rendit à sa mère.

Malgré tout son zèle maternel, malgré ses soins minutieux, malgré son affection brûlante, la malheureuse mère de Naïm n'avait pu sauver son enfant. On peut croire, sans doute, qu'elle n'avait rien négligé pour combattre la maladie sournoise, pour disputer l'agonisant au trépas, pour conserver cet adolescent en qui reposaient tout son amour ainsi que toutes ses espérances. Cet enfant, seul souvenir vivant des jours heureux, image d'un passé très cher, gage d'un radieux avenir, cet enfant avait dû être choyé, surveillé, instruit, gardé avec une attention inquiète. Il avait été le perpétuel souci de la veuve qui ne vivait plus que pour lui. Malgré tout, l'enfant était mort, et il fallut un Dieu pour le ressusciter.

I

Cette histoire n'est-elle pas un peu l'histoire de toutes les mères ? Quand une femme a été consacrée par la naissance, dans la joie douloureuse, d'un petit être nouveau, elle voit soudain s'ouvrir devant elle une longue, une austère perspective de charges et de devoirs. Cet enfant d'un jour dont elle est responsable, elle devra le façonner pour Dieu, l'élever pour la destinée éternelle, le garder vivant à la grâce, malgré les embuscades mortelles qui seront tendues autour de lui. Et si, malgré tout, l'enfant vient à se perdre, dans la fougue de sa jeunesse, dans les périls qui menacent l'âme, alors la mère désolée devra encore combattre, souffrir et prier, jusqu'à ce qu'elle ait obtenu la résurrection de cette âme si chère à qui elle doit rendre le vrai bonheur.

Une vie maternelle est un constant sacrifice. Il faut d'abord se préoccuper de l'*éducation* de ses enfants : cette œuvre première n'est déjà pas facile. Il y a des mères négligentes qui laissent grandir leurs enfants comme les plantes folles, germées au

hasard le long des fossés, sans soins, sans culture, presque sans appui. Il y a des parents ambitieux, à qui un orgueil maladroit suggère pour leurs fils d'irréalisables et dangereux projets. On en rencontre de cupides, qui n'élèveront leur famille que dans le culte du gain, en vue d'accroître, par une avarice traditionnelle dans la famille, une épargne toujours grossie et toujours inutile. Rares sont les mères dignes de ce nom qui comprennent que l'éducation d'un enfant doit être réglée d'après sa situation sociale, sa santé, son talent, ses aptitudes, ses légitimes aspirations. Plus rares encore, les mères qui comprennent que le point capital de la formation de la jeunesse, c'est l'éducation religieuse, sans laquelle le jeune homme ou la jeune fille n'auront plus, à seize ans, ni morale, ni vertu, ni soumission, ni respect, ni espérances, ni principes directeurs, ni fierté dans la vie, ni confiance dans l'éternité. L'éducation indifférente, athée, laïque, porte en elle-même la semence de toutes les déchéances ainsi que de tous les malheurs : à qui en remonte la responsabilité, sinon aux pères et aux mères ?

Très rares enfin sont les mères qui comprennent que la Providence ne peut pas leur faire de plus grand honneur, leur procurer de plus grande joie, bénir davantage leur destinée, qu'en appelant au cloître ou au sacerdoce les enfants qu'elles ont élevés. Et cependant, les carrières surnaturelles dépassent les succès humains de toute l'immensité de Dieu, car là se trouvent la paix et la certitude, les gloires futures immuables, au lieu des lauriers terrestres trop vite fanés. Quel anathème redoutable pèse sur les parents criminels qui tentent d'arracher leurs fils à Dieu, de les détourner de l'autel, au risque de les perdre en cette vie et en l'autre !

La pieuse éducation de vos enfants, Mesdames, sera basée sur une vigilance continuelle, sur une surveillance perspicace, car la liberté est un péril pour ces petites âmes trop impulsives, et trop frêles encore pour la porter. Cette éducation sera basée, autant sur l'édification de vos exemples, sur le modèle de vos attitudes, sur la dignité de votre vie personnelle, que sur la rectitude de vos conseils, sur la justice de vos ordres, sur la fermeté de votre commandement. Faire obéir n'est pas seulement un droit, c'est encore un devoir qu'il ne vous est point permis d'abdiquer.

Je ne vous ferai point l'injure de vous dire qu'il vous faut aimer vos enfants. Cette affection-là est un instinct naturel autant qu'une règle divine. Elle est profonde comme l'infini ; elle est si vaste qu'elle s'étend depuis le plus humble animal jusqu'aux âmes chrétiennes les plus hautes. Mais chez l'animal inconscient, la tendresse maternelle est aveugle ; elle se borne aux soins matériels donnés à une progéniture débile, elle disparaît peu à peu, à mesure que le petit parvient à se suffire à lui-même, elle se limite à l'instant présent sans pouvoir se préoccuper des jours à venir.

A vous au contraire, Dieu a donné ce privilège — entre tant d'autres — d'avoir pour les enfants de votre cœur une tendresse sage et prévoyante, qui les accompagnera jusqu'à votre dernier souffle, qui les illuminera et les guidera, ne fût-ce que par son souvenir, durant tout le cours de son existence, qui développera leurs facultés plus encore que leurs forces physiques, qui envisagera leur prospérité en ce monde et leur triomphe dans le ciel. A vous d'éviter la déviation de ce sentiment sublime en lui-même.

Tendresse ne signifie point faiblesse. L'Esprit de Dieu, dans l'Ecriture, avait pris soin de proclamer que celui qui ne sait pas employer les châtiments corporels déteste son fils, car il prépare son malheur. Combien ce haut enseignement est peu écouté à l'heure actuelle ! Un enfant peut se permettre toutes ses fantaisies, il peut braver en face la sainte autorité paternelle, se jeter même dans tous les désordres, il ne verra jamais qu'une plainte larmoyante, presque ridicule dans son expression inefficace, avilissante pour les parents, impuissante à obtenir un résultat quelconque. Le résultat, regardez-le : à part de rares et fières exceptions, elle est vraiment jolie, la jeunesse moderne ! Ce ne sont que fillettes émancipées, que gamins de quinze ans qui n'ignorent plus rien des mystères du vice, c'est une adolescence orgueilleuse, rude, grossière, ignare assez souvent, et trop généralement dépravée. Je vous le dis en vérité, timides mères de famille, au jour effroyable du jugement votre postérité damnée se lèvera pour vous accuser, vous qui n'avez pas su sévir, vous qui n'avez pas résisté à des bouderies, à des cris, à des larmes, vous qui avez laissé choir de vos mains le sceptre domestique que Dieu vous avait confié et de l'usage duquel il vous demandera compte !

Tendresse ne signifie pas non plus injustice. Il est assez extraordinaire qu'une maman n'ait pas une prédilection secrète pour tel ou tel de ses enfants. Pourquoi ? C'est là un secret que je n'aurai pas la cruauté d'approfondir aujourd'hui. Sachez-le, cette partialité peut causer la ruine et l'effondrement d'une famille. Elle suscite des rancœurs intimes, des querelles sans cesse renouvelées, et surtout cette épouvantable haine muette, presque excusable chez de pauvres petits, chaque jour brimés au profit d'une sœur assez hypocrite pour se faire gâter aux dépens des autres. Les garçons sont plus bruyants, plus difficiles à élever que les filles. Ce n'est pas une raison pour se venger sur eux des peines qu'inconsciemment ils vous donnent. Une mère qui se laisse aller à sa nervosité, qui prend en grippe un de ses enfants, cette mère est une grande coupable, indigne de sa noble fonction.

II

La tâche éducatrice des mères se complète et se corrobore par un labeur de *préservation*. Il ne vous servira pas à grand'chose d'avoir fait connaître à vos fils le bien, l'honneur, le vrai, la justice, si vous tolérez passivement que d'autres voix qui, à défaut d'autorité, jouiront d'une captieuse influence, viennent battre en brèche votre œuvre, insinuer l'irrévérence et le doute, dévoiler prématurément les choses que l'enfance doit ignorer.

Sans le soupçonner le moins du monde, mères chrétiennes qui aimez saintement vos enfants, ne vous êtes-vous pas, quelquefois, faites les complices des tentatives acharnées de l'enfer ? N'avez-vous pas

laissé traîner sur votre table des journaux qui insultaient au Christ, des livres immoraux, des gravures que vous n'osiez regarder vous-mêmes qu'avec une réprobation intime, un secret frisson de pudeur ? Etes-vous sûres qu'en votre absence, de jeunes yeux ne se seront pas jetés avidement sur ces feuilles infâmes et défendues, et pouvez-vous mesurer l'étendue du mal qui, sans doute, en est résulté ?

Allons plus loin : dans votre existence, dans vos habitudes familiales, ne s'est-il jamais rencontré rien qui ait pu froisser cette fleur délicate entre toutes qu'est l'âme d'un petit enfant ? La clairvoyance de la jeunesse est plus grande que vous ne le croyez ; l'adolescence a des yeux fureteurs, des oreilles fines, un esprit toujours en éveil. Des actes que les parents ont cru secrets, des conversations tenues imprudemment à voix trop haute ont été recueillies à votre insu, commentées, méditées avec l'audace des chastes ignorances et ont permis peut-être d'aboutir à d'abominables conclusions. « Ce que mes parents se permettent, pourquoi ne me le permettrais-je pas ? » Interrogation terrible où sombre le respect avec la soumission, l'idéal avec la vertu.

Soyez sur vos gardes chez vous d'abord. Faites aussi attention à l'*extérieur*. Quand un jeune homme, une jeune fille quittent la maison, surtout vers le soir, il importe de savoir toujours où ils vont, de savoir surtout si effectivement ils se rendent à l'endroit qu'ils vous ont indiqué. Le mensonge est fils de la servitude et, par la nature même des choses, un enfant est toujours un peu serf.

Vos enfants fréquentent des amis. Chose excellente autant qu'indispensable. Parmi ces camarades joyeux, les uns leur ont été procurés par vous-mêmes ; ils appartiennent à des familles avec qui vous êtes liés, ils présentent personnellement des garanties. A leur sujet une seule observation s'impose : vous devrez avoir l'œil, toujours, à ce que, au milieu des crises de la seizième année, ils ne se dégradent pas eux-mêmes, et n'entraînent pas dans leur déchéance les petites âmes que vous devez garder.

A côté de ces amis, il y en a malheureusement d'autres. Ce sont des voisins de quartier ou de classe, peut-être des camarades de lycée. Et de ceux-là vous ignorez tout : leurs origines comme leurs croyances, leur éducation comme leurs mœurs. A ces inconnus que vous apercevrez vaguement auprès de vos fils ou de vos filles, vous ne confieriez ni le moindre secret sérieux, ni même la garde de votre portefeuille... et vous leur abandonnez sans scrupule le trésor merveilleux de vos enfants ! Ne seriez-vous jamais allées jusqu'à l'extrême ? N'auriez-vous pas lâché vos jeunes filles dans le tourbillon hasardeux des relations des villes d'eaux, n'auriez-vous pas accepté tacitement leurs rencontres avec des jeunes gens sans garantie ? Le flirt est à la mode, soit, mais quand une mode est ignoble, il y a de la honte à s'y asservir, de la honte et de la responsabilité. Une aussi folle tolérance, de la part des mères catholiques, ne mériterait qu'une épithète, et cette épithète est trop dure pour que j'ose la prononcer ici...

Mais à quoi bon nous attarder devant ces mornes perspectives ? Votre foi est trop énergique, votre sens trop digne et trop chrétien pour que vous vous sentiez atteintes, si peu que ce soit, par ce que nous venons de dire. Vous savez préserver vos enfants, au moins d'une façon négative, en écartant les contacts pervers, en supprimant sans nulle pitié les moindres apparences de scandale. C'est un résultat, appréciable, certes ; néanmoins il faut encore plus. Il faut, de manière positive, les former à se préserver eux-mêmes en leur inculquant des habitudes de croyance et d'honneur, de droiture et de loyauté.

Si, quelques années après sa communion solennelle, votre garçon — ou votre fille — devient sournois, rêveur, triste, taciturne ; s'il évite votre rencontre ; si vous le surprenez parfois en flagrant délit de mensonge au sujet de l'emploi de ses loisirs, oh ! alors, pauvres mères, veillez et priez, car la tentation est prochaine, car votre belle fleur est déjà peut-être flétrie sous les souffles embrasés du mal. Mais si votre enfant conserve à quinze ans le regard clair de ses premiers jours, si, spontanément, il vous raconte ce qu'il a fait hors de chez vous, s'il aime à solliciter vos conseils, s'il vous obéit avec tendresse, alors, rassurés autant qu'on peut l'être en ce monde, efforcez-vous de développer cette intimité et cette confiance. Ne craignez pas de gaspiller votre temps à des bavardages, en apparence puérils, mais dont le souvenir s'imprimera en lui, l'orientera, le réconfortera, le dirigera vers les cieux d'azur. Jusqu'à un certain point très difficile à déterminer, qui varie avec chaque tempérament et qu'il ne faut jamais dépasser, vous pouvez, à force de bienveillance, de bonté et d'amour, devenir les douces confidentes — j'allais presque dire : les confesseurs — des enfants que votre discipline aura rendus loyaux et droits. C'est un apostolat qui doit rester extrêmement discret sans doute, car rien n'est plus mauvais que de forcer une confidence, mais, si vous parvenez à y réussir, c'est un apostolat aussi consolant que fécond.

Vous y réussirez, Mesdames, — à tout le moins probablement — si vos leçons patientes et fréquemment renouvelées ont fait croître dans ces cœurs chéris de belles moissons d'ardeur religieuse, d'idées saines et dévouées, si vous avez eu la générosité pénible de leur ouvrir de vastes horizons.

L'amour maternel vous vient de Dieu : il porte donc un cachet d'ineffable grandeur. Mais l'amour maternel palpite dans des cœurs humains : il doit par conséquent être entaché des imperfections de notre nature, et de fait, il tend sans peine à devenir exclusif, égoïste, étroit, jaloux. Planez au-dessus de ces misérables contingences. N'accaparez pas vos enfants, car ils ne furent pas créés pour votre bonheur, mais pour le leur. N'enviez pas le temps qu'ils voudront peut-être vous dérober pour les œuvres de dévouement, pour l'action catholique où flambera superbement l'exubérance de leur jeunesse. Lancez-les plutôt dans les œuvres, vers les cercles et les patronages, vers les conférences, si Dieu leur a donné le don divin de la parole, ou vers les obscures abnégations du bien. Ne craignez pas qu'ils vous échappent, s'ils demandent à entreprendre de nobles tâches apostoliques. Les heures qu'ils donneront à Dieu se-